les fondements d'un temple à Jupiter, la bêche arracha du sol une tête humaine qui semblait avoir marqué la place du Capitole.... Et le peuple, sous je ne sais quelle influence secrète, comprit la haute valeur d'une pareille découverte, et il en tira mille présages de grandeur future et de gloire qui n'ont pas manqué de se vérifier dans la suite. Rome est devenue la tête de l'univers.

Je n'ai pas la prétention de vouloir défendre l'authenticité de cette légende; mais, telle quelle, et ne fût-ce qu'au titre d'une étrange et belle invention, j'estime qu'elle méritait d'être rappelée à nos lecteurs.

Rome a été saisie et comme dévorée, dès son berceau, de l'ambition de conquérir, et de soumettre le monde, et cette ambition, l'histoire est là pour le dire, n'a point été démesurée. Après avoir prosterné la terre devant ses faisceaux consulaires et ses aigles, elle l'a prosternée encore devant la parole et l'image du Crucifié, cet héritier immortel de Jupiter Capitolin. Elle n'a point cessé d'être une reine et, quand elle a laissé choir une couronne, c'était pour en prendre une autre.

Rien de plus grandiose et de plus émouvant ne pouvait s'élever, je le crois, dans l'inspiration d'un artiste que cette double image de Rome païenne et de Rome chrétienne. Rien n'est plus digne de tenter la brosse du peintre ou de solliciter le ciseau du sculpteur.

Un statuaire qui, depuis des années déjà, a fondé dans son pays, et au loin, une enviable et durable renommée, M. Giovanni Dupré, celui-là même dont le beau groupe *la Pietà*, a obtenu, à notre Exposition universelle, une grande médaille d'or, a eu la bonne et heureuse idée de nous faire admirer à Paris les beaux et savants bas-reliefs dont il a orné la base de la *Coupe égyptienne* du palais Pitti.

M. Dupré est un maître dans la force du terme, et tout ce que nous avons de lui au Champ de Mars lui rend un glorieux témoignage. C'est aussi en son honneur que ses compatriotes, dans leur vive admiration et leur enthousiasme, ont ajouté à la langue italienne une sorte de barbarisme on ne peut plus expressif : *Michelangioleggiare*, ce qui ne signifierait rien moins que « parler en sculpture le langage de Michel-Ange. »

Tenons-nous pour aujourd'hui au bas-relief de la *Coupe égyptienne*.

Cette coupe égyptienne, comme beaucoup d'autres chefs-d'œuvres de l'antiquité, a connu plus d'une aventure; et l'on peut dire qu'elle a eu son odyssée véritable. Bornons-nous à l'indiquer en peu de mots.

Les Romains, qui estimaient l'art grec en fins connaisseurs, enlevèrent ce joyau à l'Égypte vaincue et, parmi de moins riches dépouilles, ils le portèrent à Rome, qu'il ne quitta plus jusqu'au pontificat de Clément VII. Ce pape envoya plus tard la coupe célèbre à sa famille, qui régnait à Florence.

M. Dupré a voulu, dans son bas-relief, raconter pour ainsi dire l'histoire de ces migrations diverses et de ces voyages, et il l'a fait en quatre compositions, ou plutôt en quatre groupes de deux personnages : une femme et un Génie!

Dans le premier groupe, on voit *Alexandrie*, mélancolique et passive : près d'elle se tient le Génie des arts mécaniques, une coupe brisée à la main. Cette coupe brisée indique la décadence et la défaite. Puis vient la figure de *Rome païenne*, représentée ici comme une matrone mâle et sévère, rayonnante d'audace et de fierté : sa tête couronnée est recouverte d'une peau de lion, et sa main droite est posée sur les faisceaux consulaires. Ainsi l'on rêve la noble et puissante attitude de Cornélie, la mère des Gracques. Le Génie de la conquête l'accompagne, tout armé du fer et du feu et la colère dans le regard. C'est un enfant, mais qui n'a rien de l'Amour, je vous jure, à moins qu'il ne soit cette passion indomptable qui tourmente le cœur des ambitieux et qui ne cesse de leur crier : *En avant! en avant!*

Il y a dans le groupe de *Rome païenne* une majesté sauvage, ou républicaine à la manière antique, qui parle aux yeux du spectateur et à son esprit. On se souvient d'Harmodius et d'Aristogiton, de Spartacus, de toutes les résistances héroïques et de toutes les vigoureuses vaillances.

Il est difficile de trouver deux types plus différents que celui de *Rome chrétienne* et de *Rome païenne*. Sous le ciseau du sculpteur, la matrone s'est transformée. Plus de ride indignée à son front, plus de flamme sous sa paupière. Il ne reste de son premier aspect qu'un air de gravité profonde, qui se tempère encore d'une austère douceur.

*Rome chrétienne* est revêtue du costume pontifical, qui la drape des épaules aux pieds. La tiare est à son front, qui était orné tout à l'heure de la peau du lion et de la couronne de chêne, et, portant dans ses deux mains, le livre de l'Évangile, elle regarde avec confiance, elle attend. La victorieuse déesse s'est tout à coup changée en sainte pacifique et résignée. Le Génie, qui est à sa gauche, a des ailes comme un ange, mais sa chevelure est peignée comme celle d'un jeune clerc. C'est l'acolyte et l'enfant de chœur. Sa physionomie exprime l'humilité profonde, la timidité, l'obéissance et la soumission. Ah! qu'il est loin, celui-là, du génie de Rome païenne! *Quantum mutatus ab illo!*... Mais, il est beau encore et touchant.

Le cercle se ferme par l'*Étrurie*, une gracieuse et douce Italienne, qui est représentée en marche, pour signifier, dit-on, les pérégrinations successives du beau vase de porphyre. Le Tibre et le Magra, les deux fleuves dont le cours dessinaient autrefois les limites de l'Étrurie, sont figurés emblématiquement sur son diadème. D'une main, elle élève le palladium des arts, et de l'autre elle tient un spectre en signe de sa royauté intellectuelle. Le petit génie accoutumé porte, cette fois, avec lui, un faisceau de lauriers.

Telle est l'œuvre si remarquable de M. Dupré, dont nous donnons aujourd'hui les deux échantillons les plus caractéristiques : la Rome du passé et la Rome du présent. Quelle sera la Rome de l'avenir?

OCTAVE LACROIX.

---

## VI

### Les Fleurs artificielles.

J'ai toujours pensé qu'il y avait parmi les ouvrières de Paris des fées que l'on ne connaissait pas et qui, renvoyées du paradis des fées par l'esprit d'un enchanteur, se cachaient au bord de la Seine.

Suivant la fantaisie de leur humeur, celles-ci deviennent grandes dames et font le charme des salons par leurs bonnes grâces. D'autres, les modestes et les laborieuses, s'emploient à une infinité de petits travaux qui veulent de l'art, du goût, une grande délicatesse dans le jeu des doigts, et enfantent des merveilles.

Quelques-unes, par exemple, comme Mme la comtesse de Baulaincourt, sont tout à la fois de grandes dames et d'habiles ouvrières.

Aussi le populaire, qui ne s'y trompe pas, en voyant ces jolis miracles, enfants de leurs caprices, s'écrie tout d'une voix: C'est un travail de fée!

Entrez, je vous prie, dans la section de la classe française réservée aux fleurs artificielles, et vous m'en direz des nouvelles!

Quant à moi, s'il me fallait faire seulement une simple rose ou le plus modeste œillet, j'y perdrais le peu de grec qui me reste.

Ces dames, — non ces fées — vous retournent cela en trois minutes. Un brin de percale, une goutte d'eau gommée, un bout de fil de laiton, et le tour est fait. Il y avait là quelques morceaux des plus humbles matières dans une corbeille, c'est à peine si vous avez eu le temps de tourner la tête, et voilà une tulipe orgueilleuse ou quelque branche de lilas qui vous sourit.

Pour ma part, je n'entre jamais dans un magasin de fleuristes, sans regarder un peu partout, pour voir si je n'apercevrai pas un bout de cette baguette magique, ou une étincelle de cette aigrette de flamme que la légende place aux mains et sur le front des fées.

En cherchant bien, un jour, certainement, je finirai par les découvrir.

On n'a pas oublié l'histoire de ce critique d'Athènes qu'un ami d'Apelles ou de Zeuxis, je ne sais plus lequel, mena un jour dans l'atelier du maître pour lui faire admirer un tableau tout nouvellement parachevé.



Le critique — il y en avait déjà — entre, regarde, examine, voit un grand rideau; alors s'approchant et levant la main :

« Otez cela, dit-il, et que je voie le tableau. »

Or le rideau c'était le tableau et le critique y fut pris.

Eh bien, je parie que si vous conduisez dans cette aimable section qui nous occupe un papillon quelconque, le plus beau ou le plus candide, — et les papillons sont les plus fins connaisseurs que l'on sache en fait de fleurs, — ils feront comme le critique; ils iront tout droit aux fleurs artificielles.

Essayez et vous verrez.

Flore elle-même, la mythologique Flore, qui depuis tant d'années déjà règne sur ce brillant empire, croirait à la naissance d'une divinité nouvelle qui n'a besoin ni d'eau, ni de terre, ni de soleil pour enfanter des moissons de fleurs.

On parle un peu de progrès à propos de tout en ces temps-ci; la mode, et la vérité aussi, en certains cas, le veulent, mais en présence des magnifiques bouquets que nous offre l'exposition française, je mets le progrès au défi d'aller plus loin.

Il pourra faire aussi bien dans l'avenir, mieux c'est impossible.

Il y a sous les vitrines de MM. Delaplace, Baulant, Boquet, Marienval, d'Ivernois, Favier, Javey, Florimont, Taurel, Guyot, des bouquets de fleurs des champs qui tromperaient une abeille en quête de son miel ou quelque phalène paresseux qui cherche une corolle pour dormir, et des touffes de violettes de Parme, de gardénias tout blancs, de lilas de Perse, de roses rouges et de roses pompon, de verts muguets et de camélias couleur de neige ou couleur de feu, qu'une femme qui part pour le bal emporterait lestement d'une main bien gantée.

Tout y est, la vérité de l'attitude, car les fleurs comme les femmes en ont une, et quand on y regarde d'un peu près pas une ne se ressemble; la vérité de la couleur aussi, de la forme, du feuillage, car l'on ne néglige rien des variations de nuances et de port qui marquent le degré de l'épanouissement.

Un horticulteur amené dans ces galeries charmantes vous dira sans hésiter : Ce lis a trois jours et cet iris vingt-quatre heures.

Les fleurs ont leur printemps, les fleurs ont leur automne, et si l'on se mêle de les reproduire, encore faut-il bien étudier les conditions de leur développement.

Vous imaginez-vous, par hasard, qu'un brin d'héliotrope ou quelque tubéreuse soient tels le matin que le soir?

Demandez à Mme de Baulaincourt, et vous verrez ce qu'elle vous répondra.

Mais, voici que la flore française, la flore européenne même, n'ont point suffi aux ambitions des fleuristes de Paris. — Bravement elles ont franchi les mers et les monts, traversé l'Océan et demandé aux forêts vierges du nouveau monde, aux îles de l'archipel Indien, aux prairies sans limites de l'Afrique équatoriale leur flore éclatante aux couleurs inconnues.

Et ce sont maintenant des photographies vivantes, des fleurs de la Guyane et de Ceylan, du Brésil et du Japon, de Java et de Taïti, de Madagascar et des Antilles, qu'on a sous les vitrines.

Les naturalistes surpris y peuvent faire des études.

Est-ce que les fées coquettes qui vivent dans ce royaume enchanté où tout est parfum, n'ont pas emprunté au monde aérien des orchidées leurs formes fantastiques?

Une chose m'étonne, c'est que dans un temps où l'on demande des collections à tous les règnes de la nature, où les musées se remplissent de minéraux et de squelettes, de coquillages et de cristaux, d'ossements et de fossiles; où l'on a des armoires toutes pleines d'oiseaux empaillés et de plantes desséchées, où la robe mouchetée de la panthère et la carapace des tortues sont recueillies, on n'ait point encore eu l'idée de faire un musée de fleurs, dans lequel serait reproduite la flore universelle qui fait une parure à notre pauvre globe terraqué.

Les ouvrières ne manquent pas, et grâce aux communications qui relient entre eux les continents, on aurait bientôt les fleurettes microscopiques des savanes à côté de la fleur gigantesque du magnolia, les mousses auprès des fougères.

A une époque où l'on va à la cime des Cordillères, et aux confins des pôles pour y chercher des pierres, on pourrait bien prendre aux montagnes et aux vallées les fleurs qui en égayent les solitudes, et les montrer chez nous dans toute leurs grâces sauvages.

Il y a là une lacune.

Et maintenant qu'on ne soit pas surpris de l'importance que nous accordons à ce produit charmant de l'industrie parisienne; à côté de la grâce, de la délicatesse, du goût particulier qui leur donnent une valeur d'art, il y a le côté commercial qui ne saurait être oublié.

Au point de vue des fleurs artificielles, l'Europe, et non pas seulement l'Europe, mais le monde, sont tributaires de Paris, qui fournit les bals de Vienne et de New-York, de Berlin et de Calcutta, de Rome et de Rio-Janeiro. Quelle robe un peu bien faite oserait se montrer si elle n'avait des fleurs portant l'estampille de Paris?

Et c'est ainsi que l'on voit que les fées sont encore bonnes à quelque chose.

AMÉDÉE ACHARD.

---

## V

### Le Quart anglais.

Le quart anglais est cette partie du Champ de Mars comprise, dans ses limites extérieures, entre le quai d'Orsay à droite en entrant par la porte d'Iéna, et l'avenue Suffren formant angle perpendiculairement à la Seine. La porte de l'angle est dite porte de Billancourt. On formerait la base du triangle en allant par l'intérieur du Champ de Mars depuis la porte d'Iéna jusqu'à la porte Suffren. On aurait ainsi tout l'espace dans lequel le quart anglais est enfermé.

C'est la partie la plus brillante et la plus riche en monuments de tout le Parc de l'Exposition.

M. Ciceri, qui nous a donné la vue panoramique des trois autres quarts, s'est particulièrement distingué dans la vue du quart anglais. C'est clair et lumineux comme un diorama. On se promène dans son dessin sans rique d'erreur. Voici le phare électrique inachevé de l'Angleterre qui domine le tout. Autour de ce point d'exclamation sont d'un côté le cottage anglais prenant façade sur l'avenue centrale, vis-à-vis du pavillon impérial sur l'autre bord de l'avenue. De l'autre côté le temple indien servant d'écurie aux machines du générateur de force motrice. En prolongement de l'avenue centrale et prenant l'inverse de la perspective de M. Ciceri, nous trouvons l'exposition militaire anglaise avec son parc d'artillerie et de campement, et plus rapprochés de la porte d'Iéna les phares électriques français.

Arrivés là, nous sommes au centre d'un rond-point où sont réunis divers spécimens décoratifs de marbre et de bronze, autour d'une fontaine monumentale dont le jet d'eau, au moindre vent, mouille tous les environs et rend inhabitables les bancs sur lesquels le visiteur fatigué cherche un instant de repos. A côté de la fontaine, est l'admirable exposition Petin et Gaudet, dont nous rendrons compte dans une étude spéciale.

En nous retournant de là vers le Palais, nous sommes dans la perpective du dessin de M. Ciceri et dans son orientation. Suivons l'allée parallèle au quai d'Orsay, en partant de la porte d'Iéna jusqu'à la porte Billancourt.

A gauche de l'allée, dans cette direction, derrière les phares électriques français, nous voyons le temple mexicain, et plus loin l'église roumaine et la manufacture de biscuits américains. En prolongement de l'allée sont les missions évangéliques; et en face, à droite de l'allée, le Cercle international avec ses deux annexes de boutiques.

Arrêtons-nous un instant devant le Cercle international, dont la masse imposante domine tous les environs. C'était un beau